



POUR elle

ELOISA  
JAMES

*Le plaisir  
apprivoisé*

— LES SŒURS ESSEX — 4 —

AVENTURES & PASSIONS

## **Eloisa James**

Diplômée de Harvard, d'Oxford et de Yale, spécialiste de Shakespeare, elle est professeure à l'Université de New York et auteure d'une vingtaine de romances Régence traduites dans le monde entier. Elle se plaît à introduire des références à l'œuvre de Shakespeare dans ses romans. Son œuvre à la fois moderne et ancrée dans l'histoire fascine les lecteurs.



Le plaisir apprivoisé

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

**LES SŒURS ESSEX**

- 1 – Le destin des quatre sœurs  
*N° 8315*
- 2 – Embrasse-moi, Annabelle  
*N° 8452*
- 3 – Le duc apprivoisé  
*N° 8675*
- 4 – Le plaisir apprivoisé  
*N° 8786*

**LES PLAISIRS**

- 1 – Passion d'une nuit d'été  
*N° 6211*
- 2 – Le frisson de minuit  
*N° 6452*
- 3 – Plaisirs interdits  
*N° 6535*

**IL ÉTAIT UNE FOIS**

- 1 – Au douzième coup de minuit  
*N° 10163*
- 2 – La belle et la bête  
*N° 10166*
- 3 – La princesse au petit pois  
*N° 10510*
- 4 – Une si vilaine duchesse  
*N° 10602*
- 5 – La jeune fille à la tour  
*N° 10786*

**LES DUCHESSES**

- 1 – La débutante  
*N° 11065*

ELOISA  
JAMES

LES SŒURS ESSEX – 4

Le plaisir apprivoisé

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Elisabeth Luc*





POUR **eIIE**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupouelle.com](http://www.jailupouelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

PLEASURE FOR PLEASURE

*Éditeur original*

Avon Books, an imprint of HarperCollins  
Publishers Inc., New York

© Eloisa James, 2006

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2008

## Remerciements

Je tiens à remercier la romancière Carole Dunn qui m'a fait partager son expertise dans le domaine des romans d'époque, ainsi que le Dr Jean-Marc Passelergue, de Baugé, qui m'a inspiré le comte de Mayne, et Sylvia Clémot, de Rueil-Malmaison, qui m'a inspiré le personnage de Sylvie. Comme toujours, je remercie mon assistante, Franzeca Drouin, une véritable mine d'informations, et je tiens à assumer pleinement les erreurs qui se seraient glissées dans ces pages.





*Ce roman est dédié à tous ceux et celles  
qui consultent le bulletin consacré à Eloisa James,  
et qui me font part de leurs commentaires  
et de leurs idées, ainsi que de leur passion  
pour le comte de Mayne.*



# 1

Extrait de l'ouvrage à succès : *Mémoires du comte de Hellgate ou Scènes de la vie nocturne dans la haute société*

*Cher lecteur,*

*Loin de moi l'idée de vous choquer ou de vous troubler de quelque façon que ce soit, mais je dois prier les dames à l'âme sensible de refermer ce volume sans tarder.*

*Après une existence de passion immodérée, je me suis laissé convaincre d'en divulguer les détails dans l'espoir de dissuader toute personne bien née de suivre mes traces...*

*Prenez garde à vous, cher lecteur !*

*24 mai 1818. 15 Grosvenor Square, Londres.  
Résidence du duc de Holbrook.*

Comment introduire le sujet avec délicatesse ? C'était impossible, du moins de l'avis de Joséphine.

— Aucun des romans d'amour que j'ai lus ne s'attarde sur la nuit de noces, lança-t-elle à ses sœurs.

— J'espère bien ! s'exclama Tess, son aînée, sans même la regarder.

— Si vous comptez aborder le sujet de la nuit de noces d'Imogène, je reste.

— Tu sais très bien que la bienséance l'interdit, rétorqua Tess d'un ton las.

C'était la troisième fois qu'elle répétait ces propos. Après tout, des quatre sœurs Essex – Tess, Annabelle, Imogène et Joséphine –, seule cette dernière n'avait pas encore trouvé de mari.

— Nous te fournirons tous les détails nécessaires la veille de ton mariage, intervint Imogène. Quant à moi, je n'en ai nul besoin. Je suis veuve.

Installées autour d'une petite table, dans la nurserie, elles partageaient un souper léger. En théorie, lady Griselda, le chaperon de Joséphine, était leur invitée. Mais elle avait passé la majeure partie de la soirée recroquevillée dans un fauteuil, plongée dans la lecture des *Mémoires du comte de Hellgate*. Elle avait boudé le repas et ne s'était pas mêlée à la conversation.

Si les jeunes femmes dînaient entre elles, c'était parce que Imogène croyait dur comme fer que les mariés ne devaient pas se voir la veille de la cérémonie. Cela portait malheur. Or elle allait épouser leur tuteur, le duc de Holbrook. Elle ne pouvait donc se présenter dans la salle à manger. Samuel, le fils d'Annabelle, était présent, mais, âgé de quatre mois à peine, il se contentait d'émettre quelques bruits indistincts en rêvant à son hochet.

— Si ma saison continue comme elle a commencé, déclara Joséphine, je ne me marierai jamais. Ce n'est pas en lisant des romans d'amour que l'on apprend quoi que ce soit sur les rapports entre hommes et femmes.

— Tess, savais-tu que Joséphine a dressé la liste des méthodes les plus efficaces pour attraper un époux dans ses filets ? s'enquit Annabelle qui dégustait sa tarte.

— En nous prenant pour exemples ? hasarda Tess, sarcastique.

— Dans ce cas, ma liste serait très courte, répliqua Joséphine. Une dame compromise, un monsieur contraint de l'épouser, et hop ! c'est le mariage.

— Mon mari ne m'a nullement compromise ! s'insurgea Tess en riant.

— Tu n'as épousé Lucius qu'après que le comte de Mayne t'a abandonnée au pied de l'autel, objecta Joséphine. On ne peut pas dire qu'il t'ait courtisée pendant des mois. Dix minutes, tout au plus, si je me souviens bien.

À en juger par la lueur qui s'alluma dans le regard de sa sœur, ces dix minutes avaient été exquises, devina Joséphine. Pourquoi se sentait-elle soudain tenaillée par l'envie ? Si elle-même était un jour abandonnée au pied de l'autel par un fiancé, il n'y aurait pas un autre prétendant dans les coulisses. En fait, vu le désastre qu'était sa vie sociale, elle pouvait quasiment faire une croix sur tout projet de mariage.

— Certes, j'ai été compromise, admit Annabelle, mais Imogène épouse Raphaël par amour, et après une cour assidue.

— Je lui ai proposé que nous nous enfuyions pour nous marier en secret, avoua Imogène avec un sourire. Mais il a refusé catégoriquement d'agir comme Draven, et de partir pour l'Écosse.

— Il a eu raison, fit Tess. Tu seras duchesse. Tu ne pouvais te marier à la sauvette.

— Bien sûr que si ! s'entêta Imogène.

— Mais songe à tout le plaisir dont tu aurais privé la haute société, intervint Joséphine. Les regards enflammés que t'adressait Raphaël dans toutes les salles de bal ont été le clou de la saison. Pour en revenir à cette nuit de noces, j'avoue que j'ai des lacunes.

— Ce n'est pas mon cas, répliqua Imogène. Alors...

— Je m'en doutais ! s'exclama sa jeune sœur. Raphaël et toi avez mis la charrue avant les bœufs, n'est-ce pas ? Oh, quelle honte ! ajouta-t-elle en posant la main sur son cœur d'un air théâtral. Ma sœur, allongée sous son tuteur !

— Joséphine ! gronda Tess, assumant son rôle d'aînée. Si je te reprends à tenir ce genre de propos, je... je te donne une fessée !

Joséphine afficha un large sourire.

— Je voulais simplement montrer que mes lacunes ne concernent pas l'aspect technique de la chose.

— Tout le reste, tu devras l'apprendre sur le tas, ma chérie, l'informa Annabelle.

Elle s'approcha du berceau et prit Samuel dans ses bras. Puis elle s'installa dans un fauteuil, les pieds sur un pouf. Habitué à ces cajoleries, l'enfant se rendormit.

Joséphine avait parfois du mal à maîtriser sa jalousie vis-à-vis de ses sœurs. Elles étaient si minces ! Enfin, à part Annabelle, qui portait ses rondeurs à merveille. Elles avaient toutes trois trouvé un mari et deux d'entre elles étaient titrées. Quant au mari de Tess, il était dénué de titre, mais c'était l'homme le plus riche d'Angleterre. Chacun s'accordait à dire qu'une telle fortune équivalait à une couronne.

— Je ne plaisante pas, insista la jeune fille en revenant au sujet qui la préoccupait. Annabelle, tu n'es venue que pour le mariage, et Imogène va partir en voyage de noces après la cérémonie. Et si j'étais contrainte de me marier rapidement ? Vous ne serez pas là pour me conseiller.

Tout au fond d'elle-même, Joséphine savait qu'elle devrait peut-être recourir à des mesures drastiques pour trouver un mari. Si personne ne la courtisait dans les règles de l'art, elle serait peut-être contrainte de compromettre un homme, sachant que de telles mesures entraîneraient un mariage précipité.

— Quand Annabelle était sur le point d'épouser Ewan, Imogène lui a recommandé d'embrasser son mari en public, lâcha-t-elle.

— Seigneur, tu t'en souviens ? s'exclama Imogène, étonnée.

— Tu as dit, précisa Joséphine, que Draven n'était pas amoureux de toi parce que tu avais refusé de l'embrasser lors des courses hippiques. Alors que Lucius est tombé amoureux de Tess parce qu'elle lui accordait certaines faveurs en public.

Tess rit de bon cœur.

— Je vais devoir expliquer à Lucius pourquoi il m'aime tant. C'est à cause de ce baiser échangé au champ de courses !

— Taisez-vous ! fit Imogène. Écoute, Joséphine, ce que j'ai dit était stupide. Il ne faut pas le prendre au sérieux.

— Mais si, insista la jeune fille. Encore faudrait-il qu'un homme exprime la moindre envie de m'embrasser en plein air, ou même à l'intérieur, d'ailleurs...

Annabelle déposa un baiser sur le front de Samuel et releva la tête.

— Pourquoi es-tu si amère ? Tu n'as donc rencontré aucun homme que tu admires ?

Un silence tomba dans la pièce. De toute évidence, quelques lettres avaient dû s'égarer entre Londres et l'Écosse, où Annabelle résidait désormais avec son comte de mari.

Naturellement, Joséphine s'emporta.

— On ne peut pas dire que je sois la reine de la saison ! lança-t-elle, visiblement touchée.

— Ma chérie, la saison a à peine commencé, lui rappela Annabelle en enveloppant son fils dans sa couverture. Tu as encore le temps de rencontrer de nombreux soupirants.

— Annabelle...



Étonnée par le ton grave de sa sœur, celle-ci leva les yeux.

— On me surnomme « la truie écossaise ».

La réaction qui suivit aurait été décrite comme « une gêne palpable » ou « un silence pesant » dans les romans d'amour chers à Joséphine.

— La... la... bredouilla Annabelle, abasourdie.

— C'est en partie ta faute, lui lança Imogène. C'est toi qui as présenté Joséphine à ton odieux voisin Crogan. Quand elle a repoussé ses avances, il a écrit à un camarade d'école, un dénommé Darlington. Il semble que ce dernier prenne un malin plaisir à tourmenter ses semblables.

— Une vraie langue de vipère, renchérit Tess. Nul ne semble le haïr pour autant, ce qui est étrange. C'est un homme intelligent. En l'occurrence, il s'est conduit comme un sale garnement.

— Tu plaisantes ! s'exclama Annabelle en se redressant. Les Crogan ?

— Le cadet, précisa Joséphine d'un ton morne. Celui qui chantait des chansons, perché dans un arbre, sous ma fenêtre.

— Je savais que tu ne voulais pas l'épouser, mais...

— Lui non plus ne voulait pas m'épouser. À ses yeux, c'était se rabaisser que de se marier avec une truie, mais son frère aîné a menacé de le jeter dehors s'il ne me courtisait pas.

— Quoi ? fit Annabelle, déconcertée. Comment a-t-il pu t'insulter de la sorte, Joséphine ? Nous ne l'avons invité à la maison qu'une seule fois. Et j'ai refusé qu'il t'escorte à la messe.

— J'ai entendu son frère lui ordonner de m'épouser, expliqua Joséphine.

Annabelle demeurait perplexe.

— Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ? Jamais Ewan n'aurait toléré que cet immonde crapaud écrive à ses

amis de Londres pour qu'ils t'insultent. Il va certainement tuer ce vaurien lorsqu'il l'apprendra. Il a bien failli le faire, l'an dernier.

— C'était trop humiliant.

Annabelle ne connaissait que trop bien sa cadette. Ces joues empourprées ne lui disaient rien qui vaille.

— Rassure-moi, Joséphine. Tu n'as rien à voir avec la maladie qui a frappé le jeune Crogan, n'est-ce pas ?

Joséphine rejeta ses cheveux en arrière.

— Cet odieux personnage aura sans doute mangé quelque chose qui ne lui aura pas réussi.

— Le malheureux a perdu plus de dix kilos en l'espace de deux semaines !

— Cela ne lui fait pas de mal.

— Tu lui as administré le remède que papa donnait à ses chevaux quand ils avaient la colique ? demanda Imogène.

— Ce n'était pas le remède de papa, avoua Joséphine. J'en ai concocté un moi-même.

— Joséphine et moi avons déjà discuté de son approche quelque peu répréhensible du problème, intervint Tess, qui pelait une pomme.

— Répréhensible ? Elle aurait pu le tuer !

— Pas du tout ! s'indigna la jeune fille. Quand Peterkin en a donné au garçon d'écurie, celui-ci n'a été malade que pendant une semaine.

— Je suis plutôt d'avis que le jeune Crogan méritait une punition, admit Imogène. Après tout, c'est lui le responsable des déconvenues de Joséphine à Londres.

— De quoi t'a-t-il traitée, au juste ? insista Annabelle. Ewan va le tuer, c'est sûr !

— Il m'a comparée à un goret, répondit posément Joséphine. Darlington a transformé l'expression en truie écossaise, surnom qui me colle désormais à la peau.

Le désespoir perçait dans sa voix.

— Oh, Joséphine, je suis tellement désolée pour toi ! murmura Annabelle. J'étais loin d'imaginer...

— Je t'ai écrit il y a quelques semaines, mais nos lettres se sont sans doute croisées alors que tu étais en route pour venir ici, fit Tess.

— De toute façon, le mal est fait, soupira Joséphine. Aucun homme ne dansera avec moi à moins que Tess ou Imogène ne l'y contraigne par la menace.

— C'est faux ! s'exclama Imogène. Tu oublies Timothy Arbuthnot.

— Il est vieux, protesta Joséphine. Vieux et veuf. Je comprends très bien qu'il cherche une épouse pour élever ses enfants, mais je n'ai aucune envie de jouer les marâtres.

— Timothy n'est pas vieux, contra Tess. Il a à peine plus de trente ans. Ce qui est l'âge de nos maris, je te le rappelle.

— En outre, renchérit Imogène, les hommes de trente ans sont dans la force de l'âge. Quand ils sont intelligents, ils le deviennent davantage encore et, quand ils sont stupides, il est trop tard pour les changer. Ne regarde pas du côté des hommes de vingt ans. Ce ne sont que des cochons de lait.

— Je te prie de ne plus prononcer ce mot en ma présence, rétorqua Joséphine, les dents serrées. De toute façon, je n'aime pas M. Arbuthnot. Il a le teint cireux et le nez de travers.

— En voilà un portrait flatteur ! commenta Annabelle. Nous cherchons à mettre un terme à cette situation délicate, mais Arbuthnot ne nous sera apparemment d'aucun secours.

— La situation est plus que délicate, elle est désespérée, déclara Joséphine. Il est impossible d'inverser la tendance. À moins que je ne mincisse miraculeusement, je resterai la truie écossaise aux yeux de tous.

— Ne dis pas de bêtises, la gronda Annabelle. Tu es superbe.

Les regards des trois sœurs convergèrent sur leur cadette, qui était en peignoir, comme elles. Elle les foudroya du regard.

— Le problème avec toi, c'est que ton caractère entier ne s'accorde pas avec ton physique de madone de la Renaissance.

— Une femme aux formes généreuses et maternelles, et au visage poupin, observa tristement Joséphine, qui détestait ses joues.

— Non. Une femme au teint de porcelaine et au regard doux. Or, tu n'es pas douce de nature...

— C'est vrai, admit Imogène. Tu as un teint magnifique. Une vraie peau de pêche.

— Dommage que mes formes soient si généreuses, répliqua la jeune fille.

— Balivernes ! riposta Annabelle. Je te l'ai répété maintes fois, tout comme Griselda : les hommes apprécient énormément les rondeurs. Griselda ! Réveillez-vous donc et dites à Joséphine combien sa silhouette est séduisante. Comme la mienne, du reste.

— Nous n'avons pas les mêmes rondeurs, protesta Joséphine. Toi, tu as de jolies formes féminines, avec une taille marquée, Annabelle. Moi, je n'ai que des bourrelets.

Griselda leva enfin les yeux.

— Ce livre est incroyable. Je suis presque certaine de savoir qui se cache derrière ce fameux comte de Hellgate.

— Votre frère, sans doute, fit Imogène d'un ton désinvolte.

Tout Londres dévorait les *Mémoires* du mystérieux comte de Hellgate, et la plupart des lecteurs étaient persuadés que ce personnage sulfureux et le comte de Mayne n'étaient qu'une seule et même personne.

— Je ne crois pas, répondit Griselda, qui avait visiblement beaucoup réfléchi à la question. Je n'en ai lu qu'un tiers, mais je ne reconnais pas une seule femme que Mayne ait courtisée.

— Courtiser n'est pas le terme approprié pour qualifier ses relations avec les femmes, commenta Joséphine.

— Peu importe, fit Griselda, que cette pique lancée contre son frère laissait de marbre. Nous savons toutes que Mayne n'est pas un saint. Il n'en reste pas moins que je ne reconnais pas ces femmes, en dépit du talent de l'auteur.

— Est-il vrai que Mayne est amoureux, en ce moment ? s'enquit Annabelle. Je n'arrive pas à le croire. Vous souvenez-vous du soir où nous l'avons rencontré, en arrivant chez Raphaël ?

— Tu as aussitôt décrété qu'il t'appartenait, lui rappela Tess avec un sourire.

— Eh bien, c'est toi qui t'es fiancée avec lui à la première occasion, répliqua Annabelle. Sans te préoccuper de mes desseins à son égard.

— On peut affirmer que presque toutes les sœurs Essex ont essayé de lui mettre le grappin dessus d'une façon ou d'une autre, observa Imogène en gloussant.

— Surtout toi, railla Tess.

— Sache qu'il n'y a eu aucun rapport illicite entre Mayne et moi, affirma Imogène. Il n'y a pas grand-chose à raconter. Après avoir couché avec la moitié des femmes de Londres, il a refusé mes avances sans l'ombre d'une hésitation.

— Mon frère est un homme honorable, intervint Griselda, qui leva la main comme les sœurs Essex pouffaient ouvertement. Je sais, je sais, il ne jouit pas de la meilleure des réputations. Mais il n'a jamais délibérément offensé qui que ce soit, ni profité d'une femme en position de vulnérabilité. Et vous étiez vulnérable, à l'époque, Imogène.

— Et s'il était tout simplement usé, à bout de forces, hasarda Joséphine. C'est ce qui m'incite à croire que Hellgate et Mayne ne font qu'un. Certes, sa réputation est un peu ternie, mais tout cela appartient au passé. Votre frère n'a pas eu de liaison depuis des années, Griselda.

— Deux ans, affirma cette dernière d'un air digne.

— Vous voyez ? Il semble que Hellgate parle de repentance, et je suis d'avis que Mayne se trouve dans le même état d'esprit. Si seulement vous me laissiez lire ce livre, Griselda... Je suis en âge, après tout.

— Certainement pas, répliqua son chaperon, avant d'ajouter : Mayne est amoureux, et le reste n'est que peccadilles.

Sur ce, elle rouvrit son livre et se plongea de nouveau dans sa lecture.

Les sourcils froncés, Annabelle berçait Samuel.

— Griselda a raison. Et s'il est vexant que Mayne ait réussi à nous plaire à toutes les quatre pour finalement épouser une étrangère – et je tiens à tout savoir sur cette Française si charmante –, ce qui compte, désormais, Joséphine, c'est toi.

Celle-ci faillit plaisanter en affirmant qu'elle n'épouserait pas d'autre homme que Mayne, mais elle se ravisa. Le célibat était une éventualité trop crédible pour être exprimée à voix haute.

— Tout est une question de mode, décréta Annabelle. Il faut absolument que tu ailles voir la modiste de Griselda. Elle opère de véritables miracles.

— Je possède déjà une garde-robe neuve, grâce à Raphaël.

— Je l'ai emmenée voir ma propre modiste, Mme Badeau, expliqua Imogène, dubitative, mais...

— Elle m'a déniché un merveilleux corset, coupa Joséphine. Au moins, quand je le porte, je n'ai pas l'impression d'être aussi ronde qu'un ballon.

— Je n'aime pas ce corset, décréta Tess.

— Moi non plus, renchérit Imogène.

— Eh bien, tant pis, je le garde, s'entêta Joséphine. Grâce à lui j'arrive presque à me glisser dans les robes d'Imogène. Tu imagines, Annabelle ? Si la bonne société se moque de moi, que dirait-on si j'apparaissais sans mon corset ?

— Qu'a-t-il donc de si miraculeux, ce corset ? s'enquit Annabelle.

Samuel était réveillé et tétait avidement le sein de sa mère.

Joséphine détourna les yeux. Non seulement elle estimait avoir une poitrine bien trop généreuse, mais Annabelle mettait un point d'honneur à allaiter son enfant sous leurs yeux, à ses sœurs et à elle, et ses seins étaient encore plus impressionnants que les siens.

— C'est un véritable appareillage en os de baleine et Dieu sait quoi, répondit Tess à Annabelle. Il descend du cou jusqu'au-dessous des fesses.

— Et comment diable fais-tu pour t'asseoir ? s'étonna Annabelle.

— Il est merveilleusement conçu, assura la jeune fille. Il y a des ouvertures sur les hanches.

— Est-il confortable, au moins ?

— Eh bien, pas vraiment, admit Joséphine. Mais les soirées mondaines ne sont pas précisément agréables, non plus. Personnellement, je les trouve assommantes. Je ne danse pas bien, et j'ai l'impression que la danse est le seul plaisir que l'on puisse tirer de ces réceptions.

— Tu étais bien plus gracieuse avant de t'affubler de cet appareillage, objecta Tess.

Joséphine ignora la remarque.

— Mme Badeau m'a dessiné plusieurs robes qui épousent parfaitement les contours du corset.

— Justement, fit Tess. Elles vont au corset, mais pas à toi.

— Cela me plaît, s'entêta Joséphine. Et comme je refuse de me rendre à un bal sans lui, tu peux m'épargner tes propos acerbes.

— Loin de moi cette idée, se défendit Imogène. Nous pensons simplement que tu serais plus à l'aise avec un autre genre de dessous.

— Jamais ! décréta Joséphine.

Griselda referma son livre.

— Je n'arrive tout bonnement pas à imaginer comment Hellgate a eu le temps de vivre une nouvelle liaison. Je n'en suis qu'au septième chapitre, et son comportement est au-delà du scandaleux.

— Le plus étonnant, c'est que Hellgate n'ait jamais été compromis au point d'être contraint au mariage, dit Joséphine. La mère de Daisy Peckery l'a autorisée à lire ses *Mémoires*, et Daisy m'a raconté que Hellgate avait séduit de nombreuses jeunes filles à marier.

— Raison de plus pour écarter mon frère, déclara Griselda. Mayne n'a conquis que des femmes mariées.

— Une sage décision, à mon avis, commenta Joséphine. D'après ce que j'ai lu, en plus de mes propres observations depuis un mois, je dirais que tout homme qui a un comportement indélicat avec une jeune fille célibataire est bien imprudent. Un tas de mariages sont la conséquence d'un flirt innocent, sinon stupide.

— Je le confirme, intervint Annabelle, qui s'était mariée à la suite d'un ragot paru dans un journal à scandales.

— En fait, ajouta Joséphine, j'ai l'impression qu'une femme qui n'a pas d'offre concrète serait stupide de ne pas se lancer dans des aventures périlleuses.

Elle se rendit soudain compte que ses sœurs la dévisageaient avec effroi.

— Aucun homme ne m'a fait la moindre avance, précisa-t-elle. Mes propos étaient purement théoriques.



— J'ai eu beaucoup de chance de me retrouver avec Ewan, avoua Annabelle. D'autres ont dû se contenter de maris choisis à la hâte dans des circonstances difficiles.

— Je comprends, répondit Joséphine.

Elle était frustrée de ne pouvoir mettre en pratique une théorie si brillante. Mais comment provoquer un scandale quand aucun homme n'acceptait de vous approcher ?

Pourtant, même les truies devaient se marier un jour. Elle était de plus en plus persuadée qu'elle en serait réduite à user de manigances plus ou moins honnêtes pour passer la corde au cou d'un époux. Naturellement, elle se garda de révéler ses pensées à ses sœurs.

Annabelle se tourna vers Tess et Imogène.

— Depuis combien de temps êtes-vous au courant des intentions de Joséphine de créer un scandale ?

Imogène prit un grain de raisin.

— Je dirais que cette idée lui est venue il y a environ un an. C'est bien cela, Joséphine ?

— En fait, corrigea Tess, je situerais la décision de Joséphine à l'époque où elle a commencé à lire les romans à l'eau de rose de la collection Minerva.

Joséphine était on ne peut plus contrariée. Ainsi, ses sœurs étaient au courant de ses intentions. De même que Griselda, désormais, qui semblait abasourdie.

— Il y a un détail que vous semblez oublier, déclara-t-elle.

— Lequel ? demanda Annabelle.

— Il faut être deux pour qu'il y ait scandale. Et comme aucun homme ne veut danser avec moi, je crois pouvoir affirmer que l'honneur de la famille Essex ne sera pas entaché par un mariage forcé.

— Je l'espère bien.

— Je devrais plutôt dire : un *autre* mariage forcé.

Imogène lui lança un grain de raisin, qu'elle esquiva.

## 2

Extrait des *Mémoires du comte de Hellgate, chapitre I*  
*Parmi ceux qui se lancent dans une existence marquée par le péché de chair, certains se rendent peut-être compte dès leur plus jeune âge qu'ils sont promis à une vie jalonnée de liaisons sulfureuses. Pour ma part, cher lecteur, j'ai grandi dans l'ignorance bienheureuse de mon infamie future.*

*En fait, tout commença lorsque, dans les tendres années de ma jeunesse, je me rendis à la cour de Saint-James – oh, j'ai honte d'écrire ces mots – et rencontrai une duchesse. Si certains connaissent l'épisode des bas verts, je puis vous affirmer aujourd'hui...*

*Cathédrale Saint-Paul, Londres.*

C'était assurément un mariage en grande pompe. D'un pas majestueux, Imogène remonta l'allée centrale de la cathédrale jusqu'à l'autel où l'attendait l'évêque de Londres en personne. Elle était vêtue d'une exquise robe de mariée coupée dans une sublime étoffe moirée. Au cours de la cérémonie, le marié prit la liberté bien excusable de s'emparer de la main de sa future épouse,

et de la gratifier d'un sourire qui émut aux larmes bien des invités piégés dans des unions malheureuses. Voire même certains dont le couple connaissait pourtant un bonheur sans égal.

Garret Langham, comte de Mayne, observait son meilleur ami, Raphaël Jourdain, duc de Holbrook, avec satisfaction. En d'autres temps, Mayne aurait pouffé en voyant un homme afficher cet air d'adoration béate devant une femme. Raphaël était transi d'amour. Mais à présent, ce n'était pas un problème, car Mayne éprouvait le même sentiment. D'ici peu, ce serait lui qui ferait face à l'évêque et s'engagerait à chérir une femme pour le meilleur et pour le pire, comme le faisait son ami en cet instant.

À cette pensée, le cœur de Mayne s'emballa. Il se voyait déjà, affichant le même bonheur béat. Après tout, Sylvie lui appartenait. Il ne l'avait jamais vraiment compris jusqu'à ce jour, n'avait jamais deviné combien il était enivrant de savoir que la femme que l'on aimait avait accepté d'être à vous.

Il lui coula un regard de biais. Sylvie de la Broderie... La simple évocation de son nom suffisait à le faire frissonner. Comme à son habitude, elle portait une toilette toute d'élégance et de simplicité, une robe d'un rose très pâle qui seyait parfaitement à ses cheveux blond vénitien. Quelques boucles s'échappaient de son ravissant chapeau à la dernière mode parisienne.

La mère de Mayne étant française, il aimait s'exprimer dans la langue de Molière. Quoi de plus naturel que d'avoir enfin trouvé l'amour en la personne de Sylvie, une Française.

— C'est la providence, avait déclaré Raphaël d'un ton désinvolte, la veille, alors qu'ils portaient un toast à ce mariage, avec un verre d'eau, car Raphaël ne buvait plus d'alcool.

— Et ma sœur l'adore, avait déclaré Mayne, qui ne tarissait pas d'éloges sur Sylvie.

— Cette chère Griselda ! Il faut que tu lui trouves un mari, maintenant que tu aspirés au bonheur conjugal. Tu es si heureux que ta présence devient presque insupportable.

— Eh bien, tu n'auras pas à me supporter très longtemps, avait répliqué Mayne. Un voyage de noces ? Voilà une idée moderne.

— Ne me dis pas que tu n'envisages pas d'emmener ta Sylvie dans quelque lieu isolé, de préférence par le bateau le plus lent qui soit.

La vision de la jeune femme ôtant lentement ses gants pour révéler un poignet délicat s'imposa soudain dans l'esprit de Mayne.

Comme il demeurait silencieux, Raphaël s'était esclaffé.

Mayne se savait sérieusement épris. Il lui suffisait de poser les yeux sur sa fiancée pour que l'émotion le submerge. La simple idée de lui ôter ses gants le faisait trembler de désir, sensation disparue depuis des années. Probablement, songea-t-il avec amusement, depuis qu'il avait conquis sa cinquième ou sixième mère de famille.

Pourtant, Sylvie était différente de toutes ces femmes qu'il avait attirées dans son lit. Elle était même différente de la seule autre femme qu'il avait vraiment aimée, la seule qui n'avait pas cédé à ses manœuvres de séduction : Hélène, la comtesse de Godwin. Cette dernière était assise quelques rangs derrière lui. Ils se parlaient rarement, mais elle irradiait le bonheur, auprès de son mari. Mayne rechignait à l'admettre, mais son amertume et sa déception l'avaient empêché de vivre pleinement le genre de relations insouciantes que lui offraient les femmes de la bonne société.

Naturellement, cette vie-là était terminée. Sylvie était vierge, innocente des choses du corps, même si elle avait une approche théorique des pratiques de l'alcôve. Mais elle lui avait avoué qu'elle doutait de pouvoir le satisfaire au lit. Mayne esquissa un sourire. C'étaient là des paroles naïves, et cependant inattendues dans la bouche d'une fiancée si raffinée.

Il contempla la courbe de la joue de Sylvie, ses doigts fins sur son livre de messe, et un flot de bonheur l'envahit. Bien sûr qu'elle le rendrait heureux. Elle ne connaissait rien au désir, voilà tout. Pour une raison obscure, son innocence lui plaisait.

Les femmes avaient toujours succombé à son charme avec une facilité déconcertante. Dès les premiers instants, leurs regards le suivaient, leurs bouches s'offraient à lui. Sylvie, elle, avait dû lui être présentée trois fois. Elle oubliait sans cesse son nom. Ils n'avaient jamais échangé de baiser passionné, même après leurs fiançailles. Elle était dotée d'un sens moral à toute épreuve. Ce n'était pas comme s'il avait envie de l'embrasser à perdre haleine.

Enfin, presque.

Tout le monde buvait les paroles de Sylvie. Sa conversation, son rire étaient enchanteurs. En fait, Mayne imaginait déjà ses commentaires, quand elle serait enfin sienne, après leurs noces. Ce soir-là, il lui ferait découvrir avec tendresse et douceur tous les plaisirs qu'une femme pouvait éprouver entre les bras d'un homme.

— C'est étrange, non ? avait-il dit à Raphaël, la veille. Moi, avec ma réputation...

— Comme si un démon t'avait poussé à rendre cocus les maris crédules, commenta Raphaël.

— Avec ma réputation, reprit Mayne, et Sylvie de la Broderie accepte de m'épouser.

— Une chaste déesse. Même si j'ignorais que la réputation d'une femme puisse compter à tes yeux.

Mayne se rappela soudain qu'Imogène, la future épouse de Raphaël, était loin de passer pour une blanche colombe.

— Ce n'est pas le cas, se défendit-il. Mais je trouve un bonheur cynique dans le fait que la réputation de Sylvie soit sans tache.

— Je suppose que tout le monde, à Londres, partage ton étonnement. Du moins, ils le partageraient si tu n'avais pas un physique aussi agréable.

— Sylvie n'est pas femme à se laisser influencer par des considérations aussi insignifiantes.

— Imogène non plus, Dieu merci, dit Raphaël avec une moue.

— Tu n'es pas si mal, maintenant que tu as perdu ton ventre.

— Je ne serai jamais une gravure de mode. Contrairement à toi, Mayne. C'est sans doute pour cette élégance si française qu'elle t'a choisi.

Mayne avait failli protester – Sylvie l'aimait sans nul doute pour sa personnalité, la tendresse et la passion contenue dont il faisait preuve à son égard –, mais il avait ravalé ses paroles. Sylvie était à lui. Il s'était agenouillé et lui avait offert une bague en émeraude, un bijou qui se transmettait de génération en génération dans sa famille. Et elle avait dit oui.

Oui !

Il ne voulait pas se vanter, même auprès de son meilleur ami, de l'amour que Sylvie lui portait. Certains sentiments gagnaient à ne pas être exprimés à voix haute. Sylvie était une aristocrate jusqu'au bout des ongles. La fille du marquis de Caribas, qui avait réussi à échapper aux événements sanglants de Paris. Mayne l'aimait, et elle le savait.

Elle avait accepté son amour comme un dû, avec une légère inclination de la tête.

Et lui... Il avait presque peur de ce sentiment qui allait bien au-delà de l'amour. La seule présence de la jeune femme suffisait à lui arracher des frissons. Elle faisait l'objet de toutes les conversations et il ne parvenait pas à la quitter du regard.

Comme si elle sentait ses yeux rivés sur elle, elle leva la tête et sourit. Son visage formait un triangle parfait, de ses sourcils délicats à ses pommettes saillantes. Il n'y avait en elle rien d'ostentatoire, rien d'excessif. Elle était l'élégance incarnée.

— Cessez de me regarder de la sorte, chuchota-t-elle, vous me troublez.

Mayne lui adressa un large sourire, et se pencha pour lui souffler dans l'oreille :

— Telle était mon intention.

Fronçant légèrement les sourcils d'un air réprobateur, elle reporta son attention sur son livre de prières.

Devant l'autel, Imogène répondit d'une voix claire :

— Oui.

Raphaël se détendit visiblement. Il embrassa la mariée, oubliant l'évêque qui parlait encore. Mayne réprima un sourire. C'était du Raphaël tout craché. Jusqu'à la dernière seconde, il avait craint qu'Imogène ne revienne sur sa décision.

— Pourquoi m'épouserait-elle ? avait-il demandé, la veille. Seigneur, dans des moments pareils, j'ai envie de boire à nouveau de l'alcool.

— Tu n'as pas le droit, lui rappela Mayne. Normalement, je devrais te répondre qu'Imogène est à la fois aveugle et désespérée. Mais comme elle me semble jouir d'une bonne vue et qu'elle est loin d'être désespérée, que c'est l'une des veuves les plus fortunées de la haute société, sans parler de sa beauté, j'en conclus qu'elle a perdu la raison.

Ignorant ce commentaire ironique, son ami murmura :

— Elle dit... Elle prétend m'aimer.

Son émotion manifeste étonna Mayne, qui répliqua pour détendre l'atmosphère :

— C'est bien ce que je disais : elle est folle. Elle t'épouse peut-être pour ton titre. Elle a envie d'être duchesse. En fait, je suis pratiquement certain qu'elle me l'a un jour confié. N'étais-je pas supposé l'épouser, à une époque ? Duchesse, c'est mieux que comtesse.

— Moins on parlera d'Imogène et de toi, mieux cela vaudra, déclara Raphaël sans sourire.

Il tenait à faire cette mise au point avant le mariage.

— Nous n'avons même pas échangé un vrai baiser, se défendit Mayne. Enfin, je l'ai embrassée deux fois, pour lui prouver que notre amitié était fort tiède.

— Je devrais te tuer pour ces deux baisers, commenta Raphaël d'un ton tranchant.

— Elle ne les a pas appréciés, et moi non plus.

— Écoute, tu as fricoté avec toutes mes pupilles. Tu as été fiancé à Tess avant de l'abandonner devant l'autel...

— Je n'y suis pour rien ! protesta Mayne. Tu sais aussi bien que moi que Felton m'avait demandé de me retirer.

— Tu as abandonné l'une de mes pupilles, embrassé une autre par deux fois...

— Je n'ai rien fait à Annabelle, s'empressa de préciser Mayne. Ni à Joséphine.

— En parlant de Joséphine, j'ai besoin de ton aide. Et oublie tes méthodes habituelles de séduction.

— Je te rappelle que je suis presque marié.

Enfin, il le serait dès qu'il aurait persuadé Sylvie de fixer une date.



— Joséphine a du mal à trouver un prétendant. Et ce sera encore plus difficile quand Imogène et moi serons en voyage de noces.

Mayne haussa les sourcils, sincèrement étonné.

— Quel est donc le problème ? J'aurais cru, au contraire, qu'elle remporterait un succès fou. Elle est intelligente, pleine d'esprit, et d'une beauté ravageuse. Felton et toi lui avez attribué une dot, non ? En plus du cheval de course hérité de son père, je veux dire...

— Elle s'est brouillée avec des voisins d'Ardmore, en Écosse ; les Crogan, une bande de bons à rien. Apparemment, l'un d'eux la courtisait. Quand elle a compris que c'était surtout sa dot qui l'intéressait, elle... elle...

— Elle, quoi ? le pressa Mayne, qui imaginait déjà Joséphine Essex en proie à un accès de violence. Elle l'a frappé ?

— Elle lui a fait avaler un remède pour les chevaux qui flanque la colique, lâcha Raphaël.

— Un remède de cheval, en quelque sorte ? railla-t-il. Celui du Dr Burberry ?

— Apparemment, c'est une mixture de son invention. Ne ris pas, Mayne ! Le malheureux a été à l'agonie et a perdu plus de dix kilos en deux semaines.

Mayne se tordit de rire.

— Voilà bien notre Joséphine ! Je t'ai raconté la fois où elle a fait en sorte qu'Annabelle tombe de cheval pour qu'Ardmore vienne à la rescousse ?

— Ce Crogan est vraiment une ordure. Joséphine affirme qu'il devrait se réjouir d'avoir perdu tout ce poids.

— Tu as lâché une empoisonneuse parmi la population masculine de Londres, jubila Mayne. Si un prétendant la contrarie...

Il claqua des doigts.

— Crogan a déclaré qu'elle ne lui plaisait pas parce qu'elle était trop grasse.

— Trop grasse ? répéta Mayne, incrédule.

— Il est vrai qu'elle a des formes généreuses.

— Et alors ?

— Eh bien, Crogan s'est vengé. Il a écrit à plusieurs de ses amis. Certes, il n'a pas soufflé un mot de sa mésaventure – quel homme avouerait avoir perdu dix kilos parce qu'il n'a pas quitté les lieux d'aisance pendant deux semaines –, il s'est contenté de traiter Joséphine de truie.

Soudain, Mayne n'eut plus envie de rire.

— C'est affreux, dit-il. Mais qui se soucie de l'opinion d'un fermier écossais ?

— Il est allé à l'école à Rugby.

— Darlington ! s'exclama Mayne.

— Précisément. Darlington. Il se trouve que c'est un ancien camarade de classe de Crogan.

— Quelle malchance !

— Le problème, c'est que Darlington est une langue de vipère.

— Il est plutôt friand de scandales sulfureux. Je doute que Joséphine se soit compromise de la sorte. La saison vient à peine de commencer.

— Six semaines, tout de même, observa Raphaël. Tu ne vois plus le temps passer, mon vieux.

— Sylvie déteste s'ennuyer, et je crains que les bals chez *Almack* ne soient mortels.

— Joséphine n'est impliquée dans aucun scandale, mais Darlington a lancé les rumeurs les plus folles à cause de son méprisable camarade Crogan. Il a parié que l'homme qui épouserait Joséphine serait amateur de cochonnailles.

Mayne marmonna dans sa barbe.

— Les hommes sensés ignorent ce genre de rumeurs, bien sûr, poursuivit Raphaël. Mais les plus jeunes sont un peu timorés dans la quête de leurs partenaires. Il y a une bande de vauriens qui observent tous les cavaliers de

Joséphine et leur lancent des lazzis. Ils s'en donnent à cœur joie. En vérité, la pauvre Joséphine n'a plus aucune chance de retenir l'attention de garçons de son âge.

— Indique-moi leurs noms, fit Mayne, le visage fermé.

Il avait passé beaucoup de temps avec les sœurs Essex au cours des deux dernières années. Il se sentait responsable d'elles. Un peu comme un grand frère.

— La situation a vite empiré, expliqua Raphaël. Si Joséphine s'était contentée de rire, ou si elle avait gardé son quant-à-soi, les choses se seraient tassées. Hélas...

— ... ils se sont acharnés.

Mayne avait déjà assisté à de telles campagnes de dénigrement.

— Elle est invitée partout, mais personne ne veut danser avec elle. Elle n'a aucun prétendant de son âge, or je ne doute pas que bien des hommes rêveraient de faire plus ample connaissance. Comme tu l'as dit, elle est belle et spirituelle. Mais ils n'osent braver la haute société et ses ragots.

— Ce sont des imbéciles, commenta Mayne.

— J'ai besoin de ton aide en notre absence.

— Ce n'est pas aussi simple que lorsque tu m'as demandé d'accompagner Imogène en Écosse. Que diable pourrais-je faire pour aider Joséphine ?

Il était furieux. La simple pensée que l'on puisse injurier Joséphine lui coupait le souffle et lui donnait des envies de meurtre.

— Sois son ami, suggéra Raphaël. Ses sœurs ne lui permettent pas de sortir seule. Tess et Felton vont chez *Almack* chaque semaine. Annabelle viendra à notre bal de mariage bien que son bébé ait à peine quatre mois. Son mari m'a dit qu'elle aimerait retourner en Écosse, mais qu'elle refuse de partir avant la fin de la saison.

— La nouvelle année sera différente, dit Mayne, se rappelant les saisons qu'il avait passées dans les bals.

On peut être un paria une année et la plus belle l'année suivante. Pourquoi diable n'ai-je pas été informé de ces difficultés ?

— Tu roucoulais avec ta divine Sylvie.

— Sylvie peut aider Joséphine. Joséphine pourrait s'inspirer de cet air de dédain élégant qu'elle affiche en permanence.

— Tu crois que ses sœurs n'ont pas tenté de lui donner de l'assurance ? Imogène lui a montré comment garder la tête haute et cacher sa tristesse. Hélas, cela ne fonctionne pas !

— Ces histoires ne durent jamais que le temps d'une saison. Souviens-toi de celle que l'on surnommait la bergère, une année. Darlington était à l'origine de cette vague de moqueries alors que le seul tort de cette pauvre fille était d'avoir un père éleveur de moutons. La saison suivante, elle est revenue comme si de rien n'était. Les gens en ont eu assez de ce petit jeu stupide. Finalement, elle a fait un beau mariage.

Raphaël soupira.

— Crois-moi, Mayne, j'ai hâte que cette saison s'achève. La tristesse de Joséphine me fend le cœur. J'en arrive à me demander si j'ai envie d'avoir une fille.

— Les pupilles sont déjà difficiles à gérer, non ? remarqua Mayne avec un sourire.

À cet instant, la porte s'ouvrit sur Lucius Felton, suivi par Gabriel, le frère de Raphaël.

— Pardonnez-nous de vous interrompre, fit Lucius avec sa gravité coutumière, mais Brinkley nous a priés de vous rejoindre.

— Vous tombez à pic, dit Mayne. Je m'apprêtais à faire le point avec Raphaël sur les pièges de la nuit de noces. Cela fait si longtemps que le malheureux n'a pas eu de femme dans son lit qu'il a dû tout oublier.

Lucius sourit et s'assit.

— J'en doute, dit-il.

— Moi aussi, renchérit Gabriel en riant.

À en juger par le regard de Raphaël, Mayne ne put qu'en arriver à la même conclusion.

Si le mariage du duc de Holbrook inspirait à Mayne un mélange d'impatience et d'émotion, il n'en allait pas de même pour Joséphine, qui était au trente-sixième dessous. Elle ne pouvait cependant se permettre de gâcher le plaisir de sa sœur Imogène, aussi affichait-elle un sourire forcé.

Elle excellait dans l'art du sourire forcé. Elle s'était exercée devant une glace. Il lui suffisait d'une petite moue, et le tour était joué. Sa bouche était ce qu'elle avait de plus beau, en dépit de ses joues rebondies.

Imogène, en revanche, était superbe. De ses sœurs, c'était celle qui lui ressemblait le plus. Elles avaient les mêmes cheveux bruns et les sourcils arqués. Des sourcils dessinés pour rire, avait déclaré Tess, un jour. Mais le visage d'Imogène était fin, en forme de cœur, tandis que le sien était lunaire.

Joséphine tenta de se ressaisir. Tess lui avait conseillé de penser à ses atouts plutôt que de se dénigrer sans cesse. Mais pour être honnête, elle en avait assez de se demander si elle avait un joli teint ou pas alors qu'elle ne rêvait que de voir quelques os saillir sous sa peau. Le regard qu'Imogène posait sur Raphaël la rendait malade de jalousie. Mais au moins avait-elle le courage de l'admettre.

Soudain, Tess lui prit la main et la serra. Joséphine jeta un coup d'œil à sa sœur aînée. Elle avait les yeux embués de larmes.

— N'est-ce pas merveilleux ? chuchota-t-elle. Imogène semble heureuse. Enfin.

Joséphine éprouva un pincement de culpabilité. Bien sûr, elle voulait le bonheur d'Imogène. La pauvre avait

connu bien des épreuves, ces dernières années, entre son mariage secret et la mort de son mari au bout de deux semaines.

— Oui, c'est merveilleux, renchérit-elle en accentuant son sourire figé.

Si Raphaël regardait Imogène avec adoration, Lucius, le mari de Tess, n'était pas en reste tandis qu'il baissait les yeux sur sa femme.

Joséphine n'osait glisser un regard à droite, de crainte de surprendre le comte d'Ardmore en train de dévorer Annabelle des yeux. Enceinte, ou encore ronde après son accouchement, il semblait ne pas se lasser de la contempler, ce qui ne faisait qu'accroître la sympathie que Joséphine éprouvait pour lui.

Elle regrettait que tous les hommes ne lui ressemblent pas davantage.

S'efforçant de cesser de ressasser ces pensées moroses, elle se tourna vers l'autel. Le sermon de l'évêque était interminable. Il évoquait l'amour, le pardon, l'importance du mariage, le respect des conjoints l'un pour l'autre...

Imogène et Raphaël s'étaient choisis. Ils n'avaient pas besoin de leçons. Mais l'évêque poursuivait sur l'harmonie familiale, le foyer...

Joséphine était si désespérée qu'elle était prête à épouser n'importe qui. S'inspirant des héroïnes de romans, elle notait depuis deux ans dans un carnet les mille et une façons de mettre le grappin sur un homme. La réalité s'avérait cependant bien plus complexe. Et elle n'avait aucun prétendant en vue.

Elle n'aurait jamais imaginé qu'un homme puisse trouver ridicule de danser avec elle. Certes, elle ne faisait pas tapisserie ; Tess, Griselda et Imogène ne le permettaient pas. À peine retournait-elle auprès de son chaperon que l'ami d'un de ses beaux-frères s'inclinait devant elle. Mais elle n'était pas dupe. Ils dansaient

**Et toujours la reine du roman sentimental :**

# Barbara Cartland

« Les romans de Barbara Cartland nous transportent dans un monde passé, mais si proche de nous en ce qui concerne les sentiments. L'amour y est un protagoniste à part entière : un amour parfois contrarié, qui souvent arrive de façon imprévue.

Grâce à son style, Barbara Cartland nous apprend que les rêves peuvent toujours se réaliser et qu'il ne faut jamais désespérer. »

*Angela Fracchiolla, lectrice, Italie*

**Le 6 mai**

*Cynthia, en quête de l'amour*



8786

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 16 mars 2015.*

Dépôt légal : mars 2015.  
EAN 9782290107294  
L21EPSN001395N001

1<sup>er</sup> dépôt légal dans la collection : octobre 2008

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*